



Prénoms de Nurith Aviv

Se présenter est toujours compliqué
Eithne O'Neill

Après *Lettre errante* (2024), sur la variabilité de la sonorité du caractère *r*, Nurith Aviv aborde un phénomène langagier incontournable et universel : les prénoms. Des amis de la réalisatrice, de différentes cultures, témoignent du rôle vital joué par les prénoms qui leur ont été attribués. Cette heureuse rencontre de vérités historiques et subjectives constitue le point d'orgue d'une œuvre cinématographique unique.

NÉE EN 1945 à Tel-Aviv, dans la Palestine sous mandat britannique, Nurith Aviv est la fille d'un photographe de presse. Enfant, elle apprend de son père la technique de son métier et publie vite ses propres photos. Pour ce qui est du maniement de la caméra, son flair visuel est empreint d'une sensibilité infaillible. Après une enfance en Allemagne, elle gagne Israël, puis vient à Paris pour étudier à l'Idhec (Institut des hautes études cinématographiques). Première directrice de la photographie reconnue par le CNC et réalisatrice de films étiquetés documentaires, elle jouit d'une renommée internationale. Une citation d'un poème de l'Israélienne Zelda Mishkovsky introduit les tonalités contemplatives et lyriques de *Prénoms*.

Affection des origines

Le recours à l'alphabet latin établit une filiation avec *Lettre errante*. Treize personnes originaires de trois continents sont invitées à témoigner. Le *A* est lancé par un hommage à celle

qui ne vit plus. Sa photo projetée à l'écran, elle est nommée sous la forme émouvante d'une apostrophe à « Agnès ». Son premier prénom, Arlette, était abrupt ; il fallait adoucir son patronyme grec, Varda. À plusieurs égards, *Prénoms* constitue un retour aux racines. Le nom Agnès Varda renvoie aux débuts professionnels de Nurith Aviv en tant que directrice de la photographie, avec William Lubchansky, sur le légendaire *Daguerréotypes* (1975) de Varda et sur le remarquable *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère...* de René Allio, en 1976.

Par son propos, *Prénoms* embrasse le multilinguisme, qui était déjà la matière première du premier long métrage de Nurith Aviv intitulé : *D'une langue à l'autre* (2004). Ce recueil de souvenirs sur l'apprentissage et la pratique de l'hébreu dans le nouvel État d'Israël rassemble cinq poètes et des musiciens. À leurs contributions s'ajoute celle d'une chanteuse palestinienne, qui souffre de la réprobation encourue lorsqu'elle chante en langue arabe ancestrale. Analysant le sort des exilés, un rabbin qui jongle en permanence entre l'hébreu et le français fournit le titre du film d'Aviv. À l'instar du docteur de la Loi, la réalisatrice vit aujourd'hui dans ce va-et-vient. Si lui, en tant que professeur, transmet des messages, elle filme des gens qui parlent d'eux-mêmes avec un discernement savant. Qu'est-ce

Mon nom est ma douleur (Gulya Mirzoeva) © Nurith Aviv

qu'une langue ? Un outil de communication ou bien l'expression de soi ? *Prénoms* illustre du début à la fin cette dualité. Enfin, un prénom possède deux visages : identifiant social du propriétaire, il est aussi révélateur d'un talent, d'un caractère, d'un itinéraire.

Tableaux brossés

Fidèle à sa démarche, Aviv annonce son projet avant de commencer – cette fois, *in medias res*. Un plan rapproché sur des fleurs ou sur une plante tenues à la main la (re)présente en train de traverser une cour ou de monter vers un étage. À l'intérieur, dans des décors lumineux, les monologues qui s'adressent au spectateur forment un ensemble phonétique, herméneutique et historique.

Chaque témoignage est un conte. Un simple prénom peut être caractéristique d'une norme ou relever d'une situation dramatique, d'un conflit sanglant. Née en 1980, Chowra, anthropologue iranienne en France depuis l'enfance, a reçu, de sa mère enceinte, pour prénom le nom commun qui signifie « rassemblement », un lieu de débat dans une démocratie associative. Opposante au régime de Khomeini, sa mère fut assassinée en 1988. Gulya, diminutif de Goulbakhor, un nom tadjik, éveille avec sa voix caressante notre curiosité en déclarant non sans humour : « Mon nom est ma douleur. » Née au Tadjikistan, cette fille de poète russophile musulman a grandi sous la domination de l'Union soviétique.

Hind, d'origine tuniso-marocaine, porte le nom d'une femme merveilleuse et adulée par Omar Ibn Abi Rabia, poète arabe érotique du VII^e siècle préislamique. Yue, autrice chinoise a immigré au Canada après la répression de la place Tiananmen, puis à New York. Meticuleusement, elle décrit les variations orthographiques et sonores de ses prénoms. Ravie de vivre dans une Marseille exotique, Nathalie explique avec une franchise désarmante choisir des prénoms euphoniques pour ses enfants. Enfin, comme dans *Lettre errante* (2024), *Prénoms* reprend la question de ce qui est d'ordinaire qualifié

de « langue maternelle ». Quelle réponse le film suggère-t-il ? Pour emprunter une riposte à Lewis Carroll : « *And answer there was none* » (« Aucune réponse n'est venue », dans *Le Morse et le Charpentier*).

Musicalité

Édouard est né dans un village polonais, en plein hiver 1944. Son adoption par des étrangers a été suivie, après-guerre, par ses retrouvailles avec une mère biologique qu'il ne connaissait point. Soudain, son récit, jusque-là sobre, se heurte à un silence, avant de faire allusion à « des péripéties tragiques ». Serait-ce une pensée pour le père assassiné ? Combien de funestes destinées sont ici évoquées ? Pourtant, avant d'arriver à Tel-Aviv, Nurith Aviv parlait allemand comme tant d'expatriés et d'immigrés.

Tous ces témoins se réfèrent à leur enfance. Nurith se voit toujours en petite fille. Sa mémoire est stimulée par les photos d'elle bébé dans les bras de sa mère, encore ignorante du sort de sa propre mère. Or, cette grand-mère n'a pas survécu à la Shoah. Ces images précieuses sont incluses dans *Poétique du cerveau* (2015), documentaire terminé à la mort de la mère de Nurith. Il semblerait que les bouleversements de l'histoire et les incertitudes de notre actualité favorisent une souplesse spirituelle quant au concept de fixité identitaire. De mère juive, Judith, jeune trans féministe, queer et radicale, aime s'appeler Judon, mais garde l'esprit ouvert. Bravo.

Prénoms est le prélude à un événement qui poursuivra l'exploration de son sujet. Au générique de fin, vingt-deux noms sont mentionnés, soit neuf de plus que ceux du film actuel. Pour sa fille tant désirée, la mère de Nurith avait choisi le nom d'une fleur sauvage qui fleurit à la saison de sa naissance printanière : « *nurit* ». Telle une fugue musicale, après la rencontre, un plan sur les fleurs ou plantes apportées par l'invisible Nurith à ses intervenants s'insère à la place de chacun d'entre eux. Un battement, soupir ou sourire, une note intense ; un clin d'œil et un rappel à la grande beauté du monde. ■



Sortie le 11 mars 2026

Documentaire. France (2025)
1 h 22. Réal., image : Nurith Aviv. Son : Antoine Ruant, Yulelia Berlowitz Tamia. Mont. : Hippolyte Saura, Nurith Aviv. Mix. : Samuel Mittelan. Étal. : Sylvie Petit. Prod. : Serge Lalou, Sophie Cabon, Frédéric Chéret, Claire Dormoy, Emma Arrignon, Céline Pains. Dist. fr. : Les Films d'ici
Int. : Chowra Makaremi, Édouard Rosenblatt, Gulya Mirzoeva, Hind Meddeb, Judith Guy, Marc-Alain Ouaknin, Nathalie Bély, Rym Bouhedda, Sarah Larwan Gana, Terzifik Allal, Yue Zhuo, Zeynep Jourvenaux.

Un clin d'œil et rappel à la grande beauté
du monde
(Judith/Judon Guy) © Nurith Aviv